

EXPOSITION
14 OCTOBRE 2017 — 7 JANVIER 2018

elaga
**MARCOS
AVILA FORERO**
LES CHOSES QUI VIBRENT

moderna noyer

que hay, alient re

*San pablo
remos
de canoa*

LE GRAND CAFE
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

Place des Quatre z'Horloges, Saint-Nazaire
www.grandcafe-saintnazaire.fr

ENTREE LIBRE

MARCOS AVILA FORERO

« LES CHOSES QUI VIBRENT »

EXPOSITION

du 14 octobre 2017 au 4 février 2018

Artiste d'investigation, Marcos Avila Forero opère sur le terrain. Ses interventions à même le contexte condensent la force de l'engagement et la puissance de la poésie.

Mu par d'intimes convictions, l'artiste colombien travaille auprès de communautés dont il s'attache à traduire les combats méconnus. Ses œuvres sont généralement le fruit de démarches au long-cours. En prélude à l'acte créatif, Marcos Avila Forero s'applique à rencontrer les experts et acteurs des territoires qu'il explore pour une plus grande pertinence dans l'appréhension des enjeux locaux. Sur place, il entre en dialogue avec les populations (migrants, réfugiés, paysans...) qui luttent contre des formes d'invisibilité auxquelles elles sont contraintes. Les œuvres s'attachent à traduire leurs luttes sociales et résultent d'une implication collective.

Les projets de l'artiste, dont les contours se dessinent à tâtons, mettent en relation les polyphonies de témoignages glanés au fil de ses rencontres avec le résultat de ses recherches ou des faits historiques qu'il entremêle à des récits fictifs. Entre une conscience aiguë du monde et un sens aiguisé de la narration, ses œuvres sont traversées par la question du langage et du déplacement, d'un souffle humaniste et de l'engagement.

Au Grand Café, il présente des créations réalisées pendant sa résidence à Saint-Nazaire et des œuvres clés de son parcours, qui croisent l'actualité syrienne, le processus de paix en Colombie, et la question des colonisations.

« Les Choses qui vibrent » : qu'englobe ce titre ? Ce pourrait être le son, la lumière, l'être humain : toute vibration induisant le mouvement. Vacillement doux ou violent tremblement, c'est un phénomène qui engage les corps en profondeur. Sous le signe de ce vibrato, gage d'une incarnation sensible, cette exposition formule l'hypothèse d'un art de la rencontre. Telle une partition ouverte, elle accueille le public dans cette réflexion universalisable : de quel instrument jouer contre l'oppression ?

REZ-DE-CHAUSSÉE

Grande salle

1- *Un pechiche para Benkos*, 2016

Vidéo HD, couleur, son

5 min 28 s

2- *Palenqueros, Pechiche drum*, 2013

Tambour en cuir tanné en parchemin, cordage artisanal en chanvre, douves pour tonneau de châtaignier, cales en chêne brûlé

170 x 33 cm

3- *Palenqueros, cinq tambours transformés par leur interprétation en un voyage*, 2013

5 tambours en cuir tanné en parchemin, cordage artisanal en chanvre, douves pour tonneau de châtaignier, cales en chêne brûlé

5 x 3 x 1 m

Prêt de la Fondation Hermès pour l'art contemporain

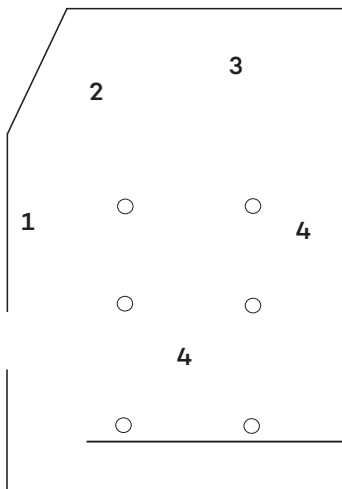
4- *Une autre « Perses » d'Eschyle*, 2017

Sculpture en noyer et installation

Sculpture : 214,8 x 214,8 x 130 cm

Installation : dimensions variables

Production Le Grand Café - centre d'art contemporain, Saint-Nazaire



Une autre « Perses » d'Eschyle - comité consultatif

François Burgat (politologue), Bertrand Badie (spécialiste en relations internationales), Nawar Bulbul (comédien et metteur en scène) et Vanessa Gueno (historienne), Nisrine Al Zahre, (linguiste)

Remerciements

Jean-Pierre Filiu (historien), Alain Gresh (journaliste au *Monde Diplomatique*), Manon-Nour Tannous (spécialiste en relations internationales), Catherine Withol De Wenden (politologue), Atelier Blam (ingénierie design, art, architecture), Andreas Campagno (architecte), Ewen d'Aviau (acousticien)

Pour la Grande Salle du rez-de-chaussée, l'artiste a conçu un objet double et paradoxal : un monumental porte-voix qui est aussi une embarcation, activable et mobile, potentiellement déplaçable dans l'espace public et maritime. Réalisé en bois de noyer, cette nouvelle création relève à la fois de l'objet de lutte, porteur de revendications sociales, de l'objet flottant, véhicule de la fuite sur les mers et de la sculpture. Par son essence, il renvoie à la longue tradition artisanale de la lutherie syrienne, et dans sa structure, il rappelle autant le coffrage d'une guitare que la membrure d'un navire.

Comment dire la guerre, la violence, l'exil autrement que par le prisme des langages dominants ? Avec cette sculpture fonctionnelle, Marcos Avila Forero conçoit un symbole appropriable, un filtre amplificateur que viendront activer des acteurs du conflit syrien avec la complicité d'un comité éditorial composé de chercheurs, politologues, historiens, linguistes etc. Leur parole portera des textes en lien avec le conflit syrien, qui seront spatialisés sur les murs de l'espace d'exposition, transformé en agora. Ainsi, Marcos Avila Forero propose une relecture des *Perses* d'Eschyle comme un outil d'investigation du contemporain. *Les Perses* demeure à ce jour non seulement la première pièce théâtrale dont nous conservons la trace écrite, mais surtout une des seules tragédie grecque qui s'attaqua à l'actualité politique, reflétant la guerre qui fit rage entre les Grecs et les Perses. S'inspirant de ce texte antique qui se déroule sur les mers, Marcos Avila Forero le confronte à une tragédie contemporaine et imbrique récits et temporalités pour mettre en valeur la parole vive des syriens, la plus à même de transmettre l'expérience dans l'espace (exil) et le temps (mémoire). Au même titre, que *Les Perses* est écrit du point de vue des Perses, Marcos Avila Forero tente de contrebalancer un discours univoque en laissant la parole aux syriens à travers des témoignages, des chansons de rap ou interventions au sein du comité. En permanente reconfiguration, le mur apportera différents éclairages et horizons autour d'un conflit ultra internationalisé encore très marqué par le partage territorial de l'Empire Ottoman de 1920.

L'installation semble marquée par l'esprit du dramaturge brésilien Augusto Boal : le créateur du *Théâtre de l'Opprimé* a toujours prôné la contestation dans et par le doute. Il déclara : « *Si tu donnes la certitude avant le doute, tu ne réponds à aucune nécessité. Le théâtre politique d'avant était univoque, il donnait les bonnes réponses. Ce que nous essayons de faire aujourd'hui, c'est de poser les bonnes questions, la meilleure d'entre elles étant à mon sens : quelle question voulez-vous vous poser ?* »

Dans une même approche artistique expérimentale, Marcos Avila Forero part à la recherche d'une forme collective, engageant l'être humain et sa prise de responsabilité.

En contrepoint d'*Une autre « Perses » d'Eschyle*, les *Palenqueros* sont disposés dans la grande salle du rez-de-chaussée. Ces tambours ont été façonnés en étroite collaboration avec des artisans qui reprennent notamment les savoir-faire de la construction navale. Métaphore du voyage, ces instruments hybrides mêlent l'histoire du commerce triangulaire avec l'histoire de la culture Palenque, communauté issue, à l'époque coloniale, des territoires rebelles bâtis en Amérique Latine par des fugitifs noirs.

Dans le cadre d'une résidence de la Fondation Hermès, l'artiste imagine un comité de fabrication avec des cordeliers, tanneurs et mérandiers de Dordogne dans l'objectif de réinterpréter la construction d'un ensemble de tambours de la culture Palenque : les Palenqueros, dont les instruments originaux étaient construits par les Bantous d'Afrique.

En faisant voyager cet objet pour être réinterprété en France, l'installation reproduit la logique cartographique du commerce triangulaire. Par sa position géographique, la Dordogne était l'une des principales sources de ravitaillement en matières premières pour les galions de l'époque coloniale (Bordeaux étant le port le plus important dans l'histoire de la traite négrière en France). C'est à partir de ces matières premières (qui servaient notamment à la confection de parchemins) que les artisans ont travaillé. Dans l'exposition, ces instruments « réinterprétés » sont porteurs d'un hors-champ, outils de revendication sociale et surfaces graphiques. Cette translation, entre image et langage percussif, entre passé et présent, entre ici et ailleurs, est caractéristique de l'univers de l'artiste, qui s'épanouit dans les processus de traduction et les rapprochements historiques, en lien avec des objets du quotidien, dépositaires d'une longue tradition artisanale et d'une mémoire.

Lorsque l'artiste a produit ces tambours, sa grande crainte était qu'ils ne sonnent pas : la vidéo *Un Pechiche para Benkos* témoigne du contraire. Elle retrace la performance d'Emile Biayenda, ethnologue, musicologue et percussionniste congolais, qui est allé chercher dans les racines musicales de ce tambour lanceur d'alerte l'inspiration de ses rythmes, réinterprétés à partir d'éléments contemporains concrets. Le texte qui accompagne ces images croise poétiquement le destin de deux personnages, qui incarnent deux époques, tout comme le tambour fait le lien entre l'époque coloniale et aujourd'hui. Entre Benkos Biohó, révolutionnaire noir qui fut le premier à se rebeller contre la Couronne espagnole, avant même Bolivar, et Camara Abdelaye, migrant clandestin qui vit en France aujourd'hui, avec lequel l'artiste a travaillé dans des contextes politiques, une communauté se dévoile, dans la cale d'un bateau devenue caisse de résonance.

REZ-DE-CHAUSSÉE

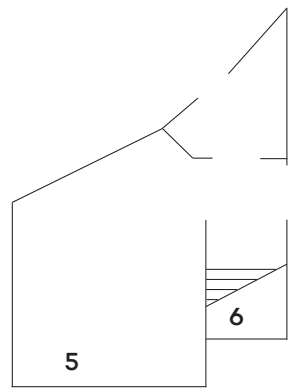
Petite salle

5- *Atrato*, 2014

Vidéo HD 16/9, couleur, son
13'52"

6- *La Jarre*, 2012

Photographie
120 x 80 cm, encadrement bois



La vidéo **Atrato** est le fruit d'un long processus d'enquête et de recherche mené avec des anthropologues, des ethnomusicologues et des percussionnistes du fleuve du même nom, l'une des principales artères du conflit armé, dans la forêt du Chocó en Colombie.

Marcos Avila Forero a proposé à certains riverains d'origine afro-colombienne (Bantous) de redécouvrir une ancienne coutume, consistant à frapper de ses mains la surface du fleuve afin de produire un son de basse capable de retentir sur de longues distances.

La poésie des surfaces d'eau qui portent l'onde sonore révèle le son comme matière libre, qui se moque des frontières. Dans la danse et la matière sonore, l'artiste et la communauté qu'il mobilise réinventent un langage codé collectif, paradoxalement joyeux, émancipateur : un répertoire de gestes sensoriels.

Pourtant, sur ces images, le fleuve se transforme en instrument, support cathartique, qui joue une composition évoquant le son des explosions, les coups de rafale et l'impact des balles ou mimant des gestes de tentatives de fuite à bord d'embarcations de fortune face à un exode forcé.

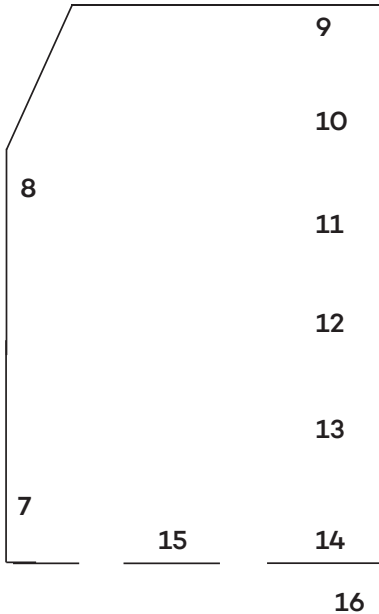
Au-delà de la réactivation d'une technique ancestrale de percussion inventée par les esclaves noirs de Colombie pour communiquer clandestinement, la force d'Atrato est de contrer un "génocide culturel" ressenti par les populations Bantous en Colombie en leur permettant de se réapproprier cette pratique musicale insolite et de se réaffirmer en tant que communauté.

Escalier

La jarre est la restitution d'une performance qui s'est déroulée le 13 juillet 2012 dans la région de l'Oriental sur la frontière fermée entre le Maroc et l'Algérie. Une jarre traditionnelle percée dans son fond a été transformée en haut-parleur pour clamer en direction de l'Algérie une chanson, écrite avec des vers en Malhoun. Sur ces deux territoires, deux montagnes, avec leurs routes perspectives qui se côtoient parallèlement, leur mimétisme crée presque un effet de miroir, sans jamais se toucher, car elles sont séparées par le vide, et un conflit diplomatique vieux de 50 ans. Malgré tout, plusieurs produits de consommation passent quotidiennement d'un pays à l'autre de façon clandestine. Lors de la performance, le son a traversé la frontière. Chaque strophe demandait aux individus de l'autre coté d'apporter leurs bêtes chargées de marchandises. La poésie a été chantée durant approximativement 5 minutes. A la 3^{ème} minute la police algérienne est arrivée, mais n'a eu aucun moyen d'intervenir. A la 7^{ème} minute, le chant a pris fin et les performeurs se préparaient au départ. A ce même instant, deux jeunes Algériens ont franchi la falaise pour les rejoindre, les saluer, puis repartir tout aussi vite chez eux. Et entre la 10^{ème} et la 15^{ème} minute, la police marocaine a dû passer, à priori sans rien à signaler.

Dans l'espace d'exposition, la photo se situe à la lisière entre le rez de chaussée et l'étage. Mais la jarre est dirigée vers le mur comme pour mieux faire résonner la difficulté à faire entendre les voix des luttes sociales représentées dans l'exposition.

ETAGE



7- ZRC Sumapaz - Familia Varela, 2017
Photographie argentique Noir & Blanc sur papier baryté
120 x 120 cm
Production Le Grand Café - centre d'art contemporain, Saint-Nazaire

8- A san Vincente, un entraînement (Un commandant dit « brulez ! » et 20 fusils dessinent une forêt, 2010-2017
Installation : 20 fusils en bois, dessin mural, dictaphone et bande son

**9- Montañitas ZVTN - alias Paola, Arman-
cio y Camilita, 2017**
Photographie argentique Noir & Blanc sur papier baryté
120 x 120 cm
Production Le Grand Café - centre d'art contemporain, Saint-Nazaire

10- Montañitas ZVTN - alias Pastor y Joaquín, 2017
Photographie argentique Noir & Blanc sur papier baryté
120 x 120 cm
Production Le Grand Café - centre d'art contemporain, Saint-Nazaire

11- ZRC Rio Cimitarra - Mediomundo, Rigoberto y María, 2017
Photographie argentique Noir & Blanc sur papier baryté
120 x 120 cm
Production Le Grand Café - centre d'art contemporain, Saint-Nazaire

12- Montañitas ZVTN - alias Juana y José, 2017
Photographie argentique Noir & Blanc sur papier baryté
120 x 120 cm
Production Le Grand Café - centre d'art contemporain, Saint-Nazaire

13- Montañitas ZVTN - alias Federico y Johana, 2017
Photographie argentique Noir & Blanc sur papier baryté
120 x 120 cm
Production Le Grand Café - centre d'art contemporain, Saint-Nazaire

14- Montañitas ZVTN - alias Yasbleidi, Yurledi y Grenfer, 2017
Photographie argentique Noir & Blanc sur papier baryté
120 x 120 cm
Production Le Grand Café - centre d'art contemporain, Saint-Nazaire

15- Montañitas ZVTN - alias Juliana y Manuel, 2017
Photographie argentique Noir & Blanc sur papier baryté
120 x 120 cm
Production Le Grand Café - centre d'art contemporain, Saint-Nazaire

16- Document d'archive Sintrapaz, 2017
Photographie argentique Noir & Blanc
50 x 60 cm

Sur le mur en arrondi de l'étage, Marcos Avila Forero déploie **A san vicente, un entraînement** une grande fresque en bois brûlé ; jungle en croissance et lieu d'entraînement des combattants guérilleros colombiens.

A travers cette installation, l'artiste rejoue à sa manière des scènes de guérilla, où les combattants s'entraînent avec de faux fusils sculptés en bois, en imitant le bruit des balles avec leurs bouches. La transcription est déstabilisante, intime et fascinante : les traces carbonisées des armes de guerre factices dessinent aux murs une forêt sombre et fabuleuse, tandis qu'un petit dictaphone crache des onomatopées à la fois belliqueuses et presque enfantines.

On entend le commandant donner l'ordre de tirer "Quemen!" (traduit en français par "Brulez !"). S'installe alors un doute sur la nature de ses paroles, sont-elles faits ou fictions ? Pour réaliser le dessin mural, Marcos Avila Forero a choisi d'exécuter à son tour l'ordre donné par le commandant et a brûlé le bout des fusils du peloton de guérilleros. Pour jouer sur la notion de représentation, il empoigne les fusils et dessinent avec leur extrémité carbonisée l'évocation de la forêt où l'enregistrement sonore a été réalisé. Ambiguïté et contraste entre sentiment d'irréalité et véracité de la situation, l'artiste nous plonge au cœur d'une reconstitution, la scène d'un théâtre dont on ne sait s'il est réel ou imaginaire.

Car l'œuvre de Marcos Avila Forero ne cesse d'interpréter les symptômes avérés d'une actualité violente. Sa toute nouvelle série de photos argentiques **Montañita ZVTN** témoigne de cette capacité à mettre en lumière, au sens propre comme au figuré, les revendications étouffées, les luttes de longue haleine qui secouent le monde d'aujourd'hui : l'artiste tire le portrait en pied de familles de guérilleros colombiens à partir d'un dispositif singulier, qui détourne la poudre des balles, jusque là nécessaires à l'affrontement armé, pour éclairer la prise photographique.

L'effet poétique est saisissant : gerbes d'étincelles éblouissantes, écriture de lumière qui rappelle les premiers temps de la photographie. Par ce choix, l'artiste met en abyme des processus moins évidents concernant la réalité historique du conflit social en Colombie : pour une partie importante de la population, la seule façon de sortir de l'ombre de l'histoire, de l'obscurité de l'oubli, ce fut au travers du conflit armé. Du bruit des balles, Marcos Avila Forero passe à la lumière des balles. Pour ces portraits, il choisit un cadrage précis, celui que l'on réserve aux portraits historiques, comme pour mieux souligner la légitimité de ces combattants, qui désormais font le pari de remplacer les balles par la participation politique. Encadrés par ces masses incandescentes, ces combattants renvoient une image étrangement apaisante, où se lit peut-être la possibilité, dans l'esquisse d'un sourire, d'envisager la paix.

-

Textes : Eva Prouteau & Le Grand Café - centre d'art contemporain, Saint-Nazaire (Sophie Legrandjacques et Amélie Evrard)

A VOIR AU LIFE

Emmanuelle Huynh / Jocelyn Cottencin
A taxi driver, an architect and the High Line

Une installation-performance

Du 27 octobre au 12 novembre 2017

Vernissage - performance le vendredi 27 octobre à 18h30

Au LiFE - base des sous-marins

A taxi driver, an architect and the High Line est un projet imaginé par la chorégraphe Emmanuelle Huynh et le plasticien Jocelyn Cottencin, qui lie performance dansée et installation vidéo. Il s'agit d'une trilogie, un portrait de la ville de New York à travers trois protagonistes et leurs relations à l'espace et à l'architecture. Les trois films rassemblent à la fois des mémoires physiques, des histoires intimes, des espaces et des perceptions sonores de la ville. L'installation qu'ils composent navigue entre fiction, documentaire, écriture chorégraphique et poésie. La performance, présentée à trois occasions, active cette installation grâce aux présences d'Emmanuelle Huynh et Jocelyn Cottencin, qui varient entre disparition dans les images, unisson avec les motifs des films et occupation du premier plan.

La performance sera présentée :

- vendredi 27 octobre à 19h
- vendredi 10 novembre à 19h,
- dimanche 12 novembre à 16h.

Installation-performance programmée dans le cadre de l'Année Américaine à Saint-Nazaire.

En coréalisation avec Le Théâtre, scène nationale de Saint-Nazaire et Le Grand Café - centre d'art contemporain.

A taxi driver, an architect and the High Line est produit par la Plateforme Mûa.

Coproduction : Les Services Culturels de l'Ambassade de France à New York ; Le Quartz, Scène nationale de Brest ; Passerelle Centre d'art contemporain, Brest
D'après une idée originale d'Emmanuelle Huynh.

LIFE

Base des sous-marins, Alvéole 14

Boulevard de la Légion d'Honneur

44600 Saint-Nazaire

t. 02 40 00 41 68

life@mairie-saintnazaire.fr

www.lelifesaintnazaire.wordpress.com



Life Saint-Nazaire

INFORMATIONS PRATIQUES

Place des Quatre z'Horloges
44600 Saint-Nazaire
t. 02 44 73 44 00
grand_cafe@mairie-saintnazaire.fr

www.grandcafe-saintnazaire.fr



Exposition présentée au Grand Café
Du 14 octobre au 4 février 2018
Ouvert du mardi au dimanche de 14h à 19h,
les mercredis de 11h à 19h
Entrée libre

Pour toute réservation de groupe, veuillez contacter

Eric Gouret, chargé des publics
02 44 73 44 03
gourete@mairie-saintnazaire.fr



Le Grand Cafe - Centre d'art
contemporain



@cac_gc

Le Grand Café reçoit le soutien de :



Est membre de :

Partenariats presse :

